

## Introduction

---

**J**e ne me souviens plus de quand j'ai pour la première fois lu Frantz Fanon. Peut-être un ami me l'avait-il recommandé, peut-être était-ce lié à Sartre. Je ne m'en souviens pas, mais je me rappelle où et quand j'ai découvert Fanon. J'avais vingt ans et je passais une année à Paris pour suivre un cours de français. Ce fut une bonne année, qui me fit connaître beaucoup de choses, mais qui commença par un choc culturel assez dur. Quand je me rendis à la préfecture de police, sur l'île de la Cité, pour obtenir ma carte de séjour, je vis un groupe d'Algériens, des hommes, se faire prier de quitter les lieux parce qu'ils n'avaient pas rempli correctement leurs formulaires. On les tutoyait. Collectivement, ces hommes étaient traités avec mépris par des fonctionnaires qui savaient reconnaître un « bicot » quand ils en voyaient un. Il apparaissait que ces Algériens ne savaient pas suffisamment bien lire et écrire pour remplir les formulaires.

Assister à l'humiliation de quelqu'un, voir dans son regard l'éclat de la blessure, est quelque chose de choquant. J'avais rarement vu des gens aussi seuls et désemparés, et je ne crois pas que j'avais déjà observé un comportement aussi ouvertement raciste. Quand ce fut mon tour, on rejeta la photographie d'identité que je présentai : mes cheveux dissimulaient une partie trop importante de mon visage et il fallut que j'en refasse, les cheveux tirés en arrière. C'était une source d'amusement plus que d'humiliation. On me traitait de façon brusque, voire impolie, mais sans mépris. Après tout, j'étais un Européen, un Blanc, pas un « bicot », un « bougnoule », un « Mohammed », un « sidi ». Dans ces

circonstances, il semblait normal d'aider les Algériens à remplir leurs formulaires. J'aurais dû savoir que je ne pouvais pas être d'un grand secours. Toute rencontre entre des Français peu instruits et des bureaucrates gaulois est une lutte inégale. Je ne parlais pas la langue de ces hommes et ils ne parlaient sans doute pas la mienne. Je ne pouvais pas les aider. Je suppose qu'il s'agissait de travailleurs immigrés. Quand ils obtinrent leurs papiers, s'ils les obtinrent, sans doute allèrent-ils mettre la main à la construction du Réseau express régional (RER) qui exilait la plupart des Algériens loin du centre de Paris, dans de lointaines banlieues. Le moment était idéal pour faire la rencontre de Fanon.

Aujourd'hui assez abîmés, j'avais acheté mes vieux exemplaires des *Damnés de la terre* et de *L'An V de la Révolution algérienne* au printemps 1970, dans la librairie de François Maspero, La Joie de lire, rue Saint-Séverin. Maspero était le principal éditeur de Fanon, et c'est dans cette librairie que furent mis en vente pour la première fois, fin 1961, *Les Damnés de la terre*. C'est là également, le jour même où la mort de Fanon était connue à Paris, que la police vint saisir le livre, considéré comme sédition. Mes exemplaires ne sont pas de la première édition, mais des rééditions parues dans la Petite Collection Maspero. Il n'est pas facile aujourd'hui de trouver ces élégants petits livres et la librairie d'origine a disparu. Ses deux boutiques – il y en avait une de chaque côté de la rue – abritent une agence de voyages et un marchand d'affiches et de cartes postales. La disparition du nom – La Joie de lire – a quelque chose de déprimant.

En 1970, la guerre d'Algérie était terminée depuis huit ans. Presque personne n'en parlait. Il était encore impossible de voir dans un cinéma français le film de Gillo Pontecorvo *La Bataille d'Alger*. Après les violentes menaces reçues par les propriétaires des trois cinémas parisiens où le film devait être projeté, les projections furent abandonnées<sup>1 a</sup>. Il faudrait attendre presque trente ans pour qu'un gouvernement français reconnaisse enfin qu'il y avait eu une « guerre » en Algérie, et pas simplement une opération de police. Personne ne parlait de ce qui s'était passé en octobre 1961, deux mois seulement avant la mort de Fanon, quand la police avait ouvert le feu sur des manifestants algériens sans armes, boulevard Saint-Michel. Personne ne parlait des Algériens morts dans la cour de la préfecture de police. La révolte étudiante de Mai 68 avait éclipsé dans les mémoires celle qu'avait menée une autre

a Toutes les notes de référence sont classées par chapitre, en fin de ce livre, p. 535.

génération de jeunes gens de vingt ans, qui avaient combattu et étaient parfois morts dans une guerre sans nom, et dont certains avaient refusé de se battre ou avaient déserté. Beaucoup de ceux qui désertèrent, qui ne répondirent pas à la mobilisation ou même qui rejoignirent de petits groupes clandestins d'aide au Front de libération nationale (FLN), étaient inspirés par Fanon, le médecin noir martiniquais qui avait démissionné de son poste à l'hôpital psychiatrique dans l'Algérie coloniale pour gagner les rangs du FLN et prêcher l'évangile de la révolution violente.

Mai 68 avait éclaté puis s'était tu, mais Paris restait agité. La présence de la police rue Saint-Séverin était permanente et musclée. Et il n'était pas besoin d'être noir ou nord-africain pour se faire arrêter régulièrement et se voir demander ses papiers. Avoir vingt ans et porter les cheveux longs suffisait amplement. Il semblait juste de se rebeller, d'être en colère, même si notre colère et notre rébellion étaient largement symboliques. Courir devant les charges de la police lors des manifestations au Quartier latin était à la fois terrifiant et exaltant, mais nous n'avions pas en face de nous des mitrailleuses. Pouvait-on vraiment croire que les brigades antiémeutes de CRS étaient les SS d'alors ?

En 1970, l'horizon politique n'était pas dominé par l'Algérie, mais par la guerre du Viêt-nam, qui politisa tant de membres de cette génération. Il y avait quelques vagues points communs avec l'expérience de la « génération algérienne ». Nous ne voulions pas entendre parler de la « paix » et rejetions les appels à un règlement négocié du conflit, leur préférant le renforcement de l'engagement militant. En 1970, « Victoire au FNL<sup>a</sup> » semblait un slogan bien plus approprié que « Paix au Viêt-nam ». À Noël et au jour de l'an, on pouvait lire sur les banderoles accrochées aux réverbères du boulevard Saint-Germain, avec la gracieuse permission de John Lennon et Yoko Ono : « La guerre est finie (si vous le voulez) » (« *War is Over (if you want it)* »). Or elle continuait, qu'ils le veuillent ou non.

Signe des temps, ma rencontre avec Fanon commença avec *Les Damnés de la terre* et non pas avec *Peau noire, masques blancs*. À bien des égards, il semblait moins lié à une Algérie qui avait été totalement bureaucratisée qu'à l'image que nous nous faisons du tiers monde, ce colosse qui se dressait face à l'Europe. Fanon avait parlé d'embraser l'Afrique et l'Afrique était en feu. De violentes guerres coloniales

a Front national pour la libération du Sud-Viêt-nam.

secouaient les colonies portugaises. Une guérilla ébranlait la Rhodésie, qui deviendrait le Zimbabwe. En Afrique du Sud, l'ANC menait son propre combat. Il était possible de suivre le progrès de ces guerres en parcourant la collection de revues et de journaux du sous-sol de La Joie de lire. C'était autant une librairie qu'une bibliothèque et l'achat n'était jamais obligatoire. Fanon était parfaitement à sa place dans le panthéon révolutionnaire de l'époque, aux côtés de Ho Chi Minh, de Che Guevara, d'Amilcar Cabral, de Samora Machel et du Mao de la Révolution culturelle. Il était aussi étroitement associé au mouvement Black Power aux États-Unis. Chaque Noir, sur le toit de son immeuble, qui défendait sa cause avec une arme à feu pouvait, disait-on, citer Frantz Fanon. Beaucoup d'étudiants blancs voulaient aussi leur coin de toit. Alors nous lisions Fanon. Et c'est sa colère qui nous plaisait tant.

J'ai beaucoup lu, cette année-là, à Paris. Aux yeux de nombre de militants « révolutionnaires », qui se piquaient de théorie, Fanon commençait à paraître naïf. Ses analyses étaient souvent erronées, de façon désastreuse s'agissant de l'Angola. Il était évident pour tout marxiste, pour tout althussérien, que la paysannerie ne pouvait pas diriger une révolution, que le lumpenprolétariat ne pouvait pas jouer un rôle progressiste. Il n'était que de lire Marx et Lénine. De regarder l'État algérien. Fanon avait craint que la bourgeoisie nationale ne confisquât la révolution. Elle avait été confisquée par le FLN et par l'armée qui se tenait tapie derrière lui dans l'ombre.

En octobre 1988, l'Algérie explosa. Grèves et émeutes éclatèrent : la population en voulait au FLN, à la corruption et à la stagnation d'une économie théoriquement riche de son pétrole. Les manifestations furent violentes. À la violence des manifestants, il fut répondu par la violence de l'armée et cinq cents personnes moururent sans doute dans les rues d'Alger. Selon certains, ces morts contribuèrent au suicide de la veuve de Fanon en juillet 1989. En février 1989, un système multipartite fut introduit après un référendum. Un des nouveaux partis qui en émergèrent était le Front islamique de salut (FIS). Victorieux aux élections municipales de juin 1990, il semblait promis à remporter les élections législatives de décembre 1991. En janvier 1992, le président fut démissionné et les élections furent annulées. Une petite fraction du FIS décida de recourir à l'action armée et l'armée déclencha une répression féroce contre les sympathisants islamistes. Des policiers furent assassinés. Une guerre civile commençait. Au cours des dix années suivantes, au moins une centaine de milliers de personnes y perdraient la vie. Personne ne sait exactement combien.

Les fondamentalistes – parfois manipulés par les services secrets de l’armée – ordonnèrent aux étrangers de quitter l’Algérie. Certains furent assassinés. Écrivains, musiciens, intellectuels devinrent des cibles. Le romancier Tahar Djaout déclara : « Le silence, c’est la mort, et toi, si tu te tais, tu meurs, et si tu parles, tu meurs. Alors dis et meurs. » Il tomba en juin 1993, abattu devant l’immeuble où il vivait. En un sens, Djaout s’exprimait – et mourut – au nom des damnés de la terre de Fanon, au nom des milliers de personnes qui succombaient à une mort cruelle et anonyme. D’autres écrivains aussi parlèrent en leur nom. Ils ont fait naître une littérature de la méfiance et d’une terrible beauté. Il est temps aujourd’hui de relire Fanon. Non pour écouter une fois encore l’appel à la révolution violente, mais pour toucher à nouveau la substance de la colère qui inspirait cet appel.

Fanon était en colère. Ses lecteurs devraient l’être encore. En colère devant ce qui s’est passé en Algérie dans les années 1990. En colère devant le mépris avec lequel les immigrés algériens continuent d’être traités dans les commissariats. En colère devant le racisme ordinaire qui affirme encore que les jeunes noirs et nord-africains des banlieues sont tous des délinquants ou des délinquants en puissance (ce qui ne veut pas dire qu’ils sont des anges, mais que l’expérience répétée de la misère et de l’exclusion n’en fait pas de bons citoyens). En colère devant l’aliénation culturelle que subissent encore les enfants de Martinique, si jolis dans leurs uniformes scolaires, si convaincus qu’ils sont pareils à tous les petits Français – jusqu’à ce que quelqu’un leur fasse comprendre qu’il n’en est pas ainsi. En colère parce que les damnés de la terre sont toujours là.

Lire ou étudier l’histoire de la guerre d’indépendance de l’Algérie, c’est plonger dans l’horreur. Le faire dans le contexte de la guerre civile algérienne des années 1990, c’est encore pire. J’ai lu tellement d’horreurs à propos de l’Algérie d’aujourd’hui, et on m’en a dit tant d’autres. L’Algérie, à laquelle Fanon s’était si fortement identifié, est devenue un pays où les interrogateurs de la police utilisent des lampes à souder au fond de caves sordides et où se commettent des meurtres de masse au nom de l’« islam ». Plusieurs de mes informateurs ont été obligés de quitter l’Algérie, où ils vivaient depuis l’indépendance, en 1962, et où certains étaient nés. Certains ont préféré partir avant que l’intolérance et la xénophobie n’augmentent encore. D’autres échappèrent de peu à la mort. Un matin, un médecin fut informé par la police que son nom figurait sur une liste de médecins condamnés à mort par des fondamentalistes islamiques. On le mit tout de suite dans un avion pour Paris. Les

autres docteurs furent assassinés. La liste avait été rédigée par les propres étudiants de ce médecin. On m'a raconté l'histoire de ce qui arriva dans une école de la campagne algérienne. Un groupe d'hommes armés fit irruption dans une classe et trancha la gorge de l'institutrice. Puis ils lui coupèrent la tête et la laissèrent sur son bureau. Tout cela devant des élèves de primaire. Je ne connaîtrai jamais le nom de cette femme, mais je ne pourrai jamais oublier l'histoire de cet assassinat. Certaines choses ne doivent pas être oubliées. Et, quoi qu'il advienne désormais en Algérie, il faudra des années pour que le traumatisme infligé à ces enfants puisse être apaisé.

La violence en Algérie n'a pas été sans effets en France. Des écolières qui portaient des « foulards islamiques », vêtements considérés par beaucoup comme incompatibles avec la laïcité du système éducatif français, ont été dépeintes dans la presse comme appartenant à une cinquième colonne fondamentaliste ou même comme de possibles terroristes algériennes (nombre d'entre elles n'étaient pas du tout algériennes !). Durant l'été et l'automne 1995, des bombes explosèrent à Paris et les Groupes islamiques armés (GIA) revendiquèrent les attentats. La tension était à son comble. De la fenêtre d'un hôtel, j'ai vu des policiers arrêter toutes les voitures conduites par des personnes ayant vaguement l'air « algérien ». Nul doute qu'on se soit adressé à elles en les tutoyant. Nul doute qu'on ait aussi arrêté quelques Martiniquais et qu'on les ait laissés passer en grognant cette misérable excuse : « Désolé, je pensais que vous étiez algérien. » La même chose était arrivée à Fanon un demi-siècle plus tôt.

Je m'attendais un peu à de l'hostilité ou au moins à de la méfiance de la part des personnes que j'ai approchées pour obtenir des informations sur Fanon. Les Blancs progressistes ne sont pas toujours bien reçus, on peut le comprendre, dans tous les milieux. La guerre d'Algérie est toujours, en France, une question délicate et difficile. J'aurais pu sympathiser avec les Algériens désemparés de la préfecture de police, mais aucun enfant ne m'a jamais regardé pour dire à sa mère : « Regarde, maman, un nègre. J'ai peur. » Je n'ai pas besoin d'être inquiet. Une ou deux personnes, blanches elles aussi, se sont étonnées quand, en ouvrant leur porte, elles se sont rendu compte que le futur biographe de Fanon était un rouquin à la peau blanche. La plupart n'étaient que trop ravies que *quelqu'un* s'intéressât à Fanon, qui est aujourd'hui très peu lu en France. Mon souvenir le plus émouvant est celui de ma conversation avec un vieux Martiniquais qui avait joué enfant au football avec Fanon et qui avait combattu à ses côtés pendant la Seconde Guerre mondiale.

De ses doigts noirs il m'a doucement effleuré le poignet, m'a regardé et a dit : « Fanon, la race, le racisme : cela n'a rien à voir avec ça. »

Fanon a souvent été décrit comme un prêcheur de haine et de violence. Il était assurément doué pour haïr et il se fit le défenseur et le justificateur d'une violence que je ne puis plus moi-même justifier. Et, pourtant, tous ses lecteurs sentent dans ses écrits une immense générosité. Le mélange de colère et de générosité d'esprit est son véritable héritage. Dans l'introduction de son premier livre, Fanon écrit que « l'homme est un oui ». L'homme « inclusif-universel » agace, mais il est assez vain de reprocher à Fanon de ne pas avoir la sensibilité politique du nouveau millénaire. Dans le dernier chapitre, il reprend le même argument : « Oui à la vie. Oui à l'amour. Oui à la générosité. Mais l'homme est aussi un *non*. Non au mépris de l'homme. Non à l'indignité de l'homme. À l'exploitation de l'homme. Au meurtre de ce qu'il y a de plus humain dans l'homme : la liberté <sup>2</sup>. » Fanon, pas mort.

En 2004, Grove Press publiait une traduction nouvelle – et plus que nécessaire – des *Damnés de la terre*, par Richard Philcox. Dans une brève postface, significativement intitulée « Retraduire Fanon, retrouver une voix perdue », Philcox parle de ce qu'il appelle ses trois « rencontres » avec Fanon. En 1968, ce Britannique, alors âgé de vingt-trois ans, partit travailler au Sénégal comme professeur. Les manuels qu'il lui fallait utiliser parlaient de neige et de jonquilles, alors qu'à 3 heures de l'après-midi, quand la chaleur atteignait les 40 degrés, la moitié de sa classe était endormie. Philcox comprit peu à peu que Dakar faisait partie du monde compartimenté que décrit Fanon dans les premières pages des *Damnés*. La troisième rencontre se produisit au cours de ses nombreuses visites en Martinique et en Guadeloupe, où est née l'épouse de Philcox, la romancière Maryse Condé : « Toute personne qui n'est pas française et qui séjourne aux Antilles ne peut qu'être immédiatement frappée par l'omniprésence d'une métropole distante de 7 000 kilomètres, par l'aliénation extraordinaire d'une petite bourgeoisie plus attentive à la France qu'à son propre sort, et elle ne peut qu'admirer la lucidité de Fanon <sup>3</sup>. »

La deuxième rencontre de Philcox avec Fanon se produisit, pense-t-il, en 1971, quand il revint du Sénégal en France. La similitude entre cette expérience et les circonstances de ma propre rencontre fanonienne est extrêmement troublante, même si la sienne fut sans doute autrement difficile : « Un an avant que la Grande-Bretagne ne rejoigne le Marché commun, non seulement j'ai été obligé de demander un

permis de travail, mais j'ai dû aussi passer une série d'examens médicaux qui étaient obligatoires pour les immigrés originaires de pays n'appartenant pas à la Communauté européenne. » La plupart de ces immigrés étaient, évidemment, nord-africains, et Philcox fut témoin du « rapport très particulier, reposant sur l'humiliation et le mépris, qui existe entre les Français et les Algériens » :

On nous fit tous mettre en rang devant un bâtiment indescriptible, près du boulevard périphérique ; une fois à l'intérieur, nous fûmes soumis à une série d'examens médicaux humiliants qui devaient nous permettre de demander un permis de travail, dans une autre queue, à la préfecture de Paris. Il était évident que tous les clichés sur l'impulsivité criminelle de l'Algérien, sur son indolence, son inclination au vol, au mensonge et au viol, qui avaient été inculqués aux bureaucrates français avant, pendant et après la guerre d'Algérie, refaisaient surface et qu'on traitait ces gens en conséquence <sup>4</sup>.

Je ne suis pas convaincu par la suggestion de Philcox selon laquelle c'est parce que nous sommes tous deux des « insulaires » que nous nous sommes intéressés à Fanon : je pense que cela a plus à voir avec l'idée que nous nous faisons de l'humiliation ; mais il a sans doute raison de remarquer que l'une des raisons pour lesquelles Fanon est davantage étudié dans les universités anglophones qu'en France et dans les Antilles vient du fait que « le spectre de la guerre d'Algérie, dans la première, et la hiérarchie de la couleur de peau, dans les secondes, sont encore des sujets trop sensibles <sup>5</sup> ». Comme j'ai essayé ailleurs de le montrer, Fanon est (ou peut être), en France comme en Martinique, une source permanente d'embarras politique <sup>6</sup>. Je ne veux pas dire que le monde anglophone ne connaît pas le racisme, ni que la France se caractérise avant tout par ses préjugés raciaux, mais que le racisme prend, d'un endroit à l'autre, des formes différentes. Il n'est pas insignifiant non plus que des champs universitaires comme les *Black studies*, qui existent dans le système éducatif américain depuis longtemps et qui sont de plus en plus présents en Grande-Bretagne, restent sous-développés en France. Pap Ndiaye qualifie son ouvrage *La Condition noire*, sous-titré « Essai sur une minorité française », de contribution à un nouveau domaine d'études qui pourrait être appelé les « *Black studies* à la française <sup>7</sup> ». Il n'a pas d'autre choix ici que d'utiliser l'anglais. Le livre de Ndiaye, publié en 2008, prend pour point de départ l'observation de Fanon selon laquelle, si les Noirs sont visibles en tant qu'individus, le



groupe social qu'ils constituent reste, lui, invisible parce que la République française ne reconnaît pas officiellement l'existence des minorités.

L'une des raisons pour lesquelles Fanon peut être si embarrassant est apparue au grand jour en octobre 2010. Interviewé au journal télévisé de la mi-journée, Jean-Paul Guerlain, soixante-treize ans, ancien président du célèbre fabricant de parfums éponyme, évoquait la création de « Samsara », mélange de bois de santal et de jasmin que lui avait inspiré sa première femme : « Pour une fois, je me suis mis à travailler comme un nègre. Je ne sais pas si les nègres ont toujours tellement travaillé, mais enfin... » La journaliste ne commenta pas le propos, mais un certain nombre de groupes noirs et antiracistes protestèrent immédiatement, appelèrent au boycottage des produits Guerlain et menacèrent d'intenter une action judiciaire. Le seul membre de la classe politique qui jugea l'incident digne d'un commentaire fut la ministre des Finances, Christine Lagarde. L'entreprise publia un courriel exprimant les regrets que ce propos pût porter atteinte à son image et souligna que Jean-Paul Guerlain n'était plus un actionnaire ni un employé. Ce dernier fit des excuses publiques, mais le mal était fait <sup>8</sup>.

La réaction la plus frappante fut celle de la journaliste Audrey Pulvar, dans sa chronique quotidienne sur France Inter : « Le nègre, il t'emmerde. » Elle prolongea sa protestation par un blog intitulé « Nègre je suis, nègre je resterai ». Pulvar est l'une des rares journalistes non blanches qui ait réussi à se faire une place significative dans les médias audiovisuels français. Elle est née en Martinique en 1972. Pulvar et les journalistes qui couvrirent l'incident attribuèrent la cinglante réplique « Le nègre, il t'emmerde » à Aimé Césaire, qualifié par *Le Figaro* de « poète, homme politique et anticolonialiste né en Martinique ». *Nègre je suis, nègre je resterai* est en effet le titre du dernier livre publié par Césaire, mort en 2008 <sup>9</sup>. Mais l'expression ne peut être à lui seul associée. On peut y voir la citation, légèrement déformée, du célèbre passage de *Peau noire, masques blancs* où Fanon décrit sa rencontre traumatisante avec un enfant, qui s'était tourné vers sa mère en disant « Tiens, un nègre », rencontre qui s'était terminée sur ces mots de Fanon : « Le beau nègre, il t'emmerde, Madame <sup>10</sup>. » Que le premier livre de Fanon soit toujours pertinent pour analyser le racisme en France aujourd'hui a été largement démontré par une interview fictive publiée dans la revue *Ravages* en 2011. Georges Marbeck, son directeur, prétendant avoir assisté, à Alger, à la première réunion du Mouvement de la fraternité universelle, disait y avoir soudain aperçu, assis au fond de la

salle, un homme à la « peau noire » et à la « chevelure blanche »<sup>11</sup>. Ce vieil homme n'était autre que Frantz Fanon, qui consentit à se laisser interviewer. Les questions de Marbeck avaient été à l'évidence préparées pour l'occasion ; les réponses de Fanon consistaient en citations exactes tirées de ses œuvres. Malheureusement, cette « interview » s'applique parfaitement à la situation contemporaine.

Il n'est pas indifférent que Pulvar soit, comme Fanon, originaire de Martinique, où le mot « nègre » recouvre plusieurs sens, comme on le verra plus loin. Dans la conversation, il peut avoir des connotations amicales, blagueuses, mais le panneau « Pointe des Nègres », sur le front de mer à Fort-de-France, en a de bien plus sombres : c'est là que se trouvait le marché aux esclaves et le panneau rappelle qu'un nègre est d'abord un descendant d'esclaves. On trouve ici et là des signes qui rappellent qu'il y eut aussi en Martinique des propriétaires d'esclaves et que leurs descendants sont encore présents. Les békés sont les descendants des « créoles blancs » qui possédaient les plantations sucrières ; ce sont eux qui possèdent aujourd'hui les plantations bananières et les supermarchés qui ont une si forte emprise sur la vie économique martiniquaise. Les statistiques ne sont pas faciles à interpréter et rien ne subordonne en théorie la propriété à l'ethnicité, mais la croyance largement répandue que les békés contrôlent toujours l'économie de l'île semble parfaitement fondée. Il est assez rare qu'un membre de cette ethno-classe s'exprime publiquement, mais un documentaire, diffusé sur Canal Plus en février 2009, a donné la parole à l'un d'entre eux. *Les Derniers Maîtres de la Martinique* comprend ainsi une interview de l'homme d'affaires béké Alain Huyghes-Despointes : « Quand je vois des familles métissées avec des Blancs et des Noirs, les enfants naissent de couleurs différentes, il n'y a pas d'harmonie. Moi, je ne trouve pas ça bien. Nous, on a voulu préserver la race<sup>12</sup>. » D'autres porte-parole de la communauté béké se sont empressés de condamner Huyghes-Despointes et d'affirmer que tout allait bien en Martinique et que ces préjugés appartenaient au passé. L'un d'eux n'a cependant fait que rendre plus confus le débat et porter atteinte à sa propre cause. Estimant que la communauté béké était plus ouverte que par le passé, Roger de Jaham souligne que sa famille est liée par le mariage à la fois au monde noir et au monde mulâtre<sup>13</sup>. C'est reconnaître implicitement l'existence en Martinique de « trois mondes », exactement comme dans la Martinique de *Peau noire, masques blancs*, il y a plus de soixante ans.

La diffusion des *Derniers Maîtres de la Martinique* eut lieu au moment où les tensions sociales dans l'île étaient très vives. Début février 2009,

elle fut en effet paralysée par une grève générale, déclenchée par une fédération de syndicats pour protester contre la hausse du coût de la vie et contre la « *pwofitasyon* » (profitation)<sup>14</sup>. Le mouvement de contestation commença en janvier en Guadeloupe, où il fut plus important et donna lieu à de graves violences. La plupart des revendications mises en avant étaient d'ordre économique et elles furent à peu près satisfaites par des hausses de salaire accordées aux employés les moins qualifiés ; mais les véritables tensions sous-jacentes ne furent pas résolues. Un recueil de documents sur le mouvement fait apparaître nombre d'expressions de colère contre les békés et de réactions furieuses au documentaire télévisé. On y trouve aussi un poème, écrit en 1979 par Alain Phoébé Caprice et intitulé « *Enfantillages* ». En voici les derniers vers :

Mon peuple est à leurs yeux un peuple d'enfants  
 D'enfants  
 Qui jamais ne grandissent  
 Que l'on tient par la main  
 Par la faim  
 Que l'on tue quand ils désobéissent  
 À qui l'on raconte des histoires  
 Des histoires de blancs  
 Pour mieux les endormir  
 Sans histoire<sup>15</sup>.

Cela faisait bien longtemps que la Martinique et la Guadeloupe n'avaient pas connu un conflit social de cette importance et beaucoup pensèrent que le véritable problème résidait dans le statut légal et administratif des deux départements d'outre-mer (DOM). Un référendum fut donc organisé début 2010 et posa la question d'une autonomie plus grande, demandée depuis de longues années par les élus locaux. L'offre d'« autonomie dans la République » fut rejetée à une très importante majorité ; il est difficile de ne pas s'accorder avec *Le Monde* lorsqu'il conclut de l'événement qu'en dépit de tout ce que dirent les politiques et les partisans de l'indépendance, la population était terrifiée à l'idée d'être « larguée » par la France.

Aucun des documents publiés par le collectif *Liyannaj kont pwofitasyon* (LKP) ne mentionne Fanon et les manifestants n'ont jamais évoqué son nom ni le titre d'un de ses textes, même s'ils auraient sans doute reconnu nombre de leurs préoccupations dans *Peau noire, masques blancs*, ainsi que ses descriptions de la Martinique. La vive

réaction d'Audrey Pulvar montre que le statut de Fanon, en Martinique comme en France, reste à tout le moins ambigu. Elle a utilisé une expression qui peut être associée tant à Césaire qu'à Fanon, mais n'a mentionné que le premier. Fanon semble ainsi se trouver dans une sorte de purgatoire, entre l'oubli et la mémoire.

Ce livre est paru pour la première fois en 2000. Je me suis efforcé d'y minimiser les remaniements, lesquels portent avant tout sur de rares erreurs factuelles. Les notes bibliographiques de la postface renvoient à des évolutions historiques et sociales qui ne peuvent que servir à la lecture de Fanon et de la littérature le concernant.

### *Remerciements*

Ce livre n'aurait pu être écrit sans l'aide généreuse de nombreuses personnes et institutions. Je remercie en particulier : Margaret Attack (comme toujours), Jacques Azoulay, Neil Belton, Robert Berthelier, Bibliothèque médicale Henri Ey (Paris), Bibliothèque nationale de France, Bibliothèque populaire Frantz Fanon (Rivière-Pilote, Martinique), Bibliothèque publique d'information (Centre Georges Pompidou, Paris), Brotherton Library (université de Leeds), Centre culturel algérien (Paris), Charles Cézette, Alice Cherki, Patrick Chamoiseau, Fanny Colonna, Olivier Corpet, Basil Davidson, Thomas Deltombe, Assia Djébar, Jean-Marie Domenach, Édouard Fanon, Joby Fanon, Olivier Fanon, Odette Fresel, Charles Géronimi, Nicole Guillet, Institut Mémoires de l'édition contemporaine, Marie-Hélène Léotin, André Mandouze, Marcel Manville, Mireille Fanon-Mendès France, Jacques Postel, Service historique de l'armée de terre (Château de Vincennes).